GONFREVILLE L'ORCHER

1947-1980

MÉMOIRE DES CITÉS

ÉDITIONS DES FALAISES

GONFREVILLE
L'ORCHER

1947-1980

MÉMOIRE DES CITÉS

Ce livre est dédié à tous les témoins qui ont participé à ce projet et en particulier à Marguerite Fossey.

© 2005, ÉDITIONS DES FALAISES, FÉCAMP (FRANCE)

site : www.editionsdesfalaises.fr
email : f.banse@editionsdesfalaises.fr

MISE EN PAGE : AVIVE

GONFREVILLE L'ORCHER

1947-1980

MÉMOIRE DES CITÉS

Direction scientifique :
John Barzman

Textes :
Vincent Alès
John Barzman
Armelle Duboc
Roxana Eleta de Filippis
Jean-Daniel Emion
Marianne Hue
Elisabeth James
Yann Leborgne
Michel Touzan

Préface :
Jean-Paul Lecoq

Coordination :
John Barzman
Armelle Duboc
Jean-Daniel Emion
Elisabeth James
Yann Leborgne

Cet ouvrage a été réalisé grâce à la participation de la Direction de la Mémoire du Patrimoine et des Archives, Secrétariat Général pour l'Administration du Ministère de la Défense

Photos de couverture

En haut à gauche,
la cité de l'Hôpital et ses demi-lunes vers 1955
[Coll. Malandain]

En haut à droite,
La cité Arthur Fleury vers 1965
[Coll. Malandain]

En bas,
La cité Marcel Gondouin au début des années 60
[Coll. De Decker]

4e de couverture,
Les porte-drapeaux arborent fièrement les couleurs de leurs écoles lors du défilé qui précède la fête de la Jeunesse
[Coll. Burette]

Double page suivante,
la cité Marcel Gondouin
[Coll. Petit]

Préface 9
Jean-Paul Lecoq, *Maire de Gonfreville l'Orcher, vice-président du Conseil Régional de Haute-Normandie*

Introduction 11
John Barzman

1. Au temps des camps américains 25
Michel Touzan

2. La naissance d'un univers 43
Roxana Eleta de Filippis et Yann Leborgne

3. « Bouillots et popotes » 71
Elisabeth James

4. Etre femme, être homme, être enfant dans les cités 103
Marianne Hue

5. Engagements 125
Vincent Alès et John Barzman

6. Loisirs et divertissements 153
Armelle Duboc et Jean-Daniel Emion

Annexes 192

Remerciements 198

La neige est drôle
« La neige est drôle. Vlan ! un bouchon blanc vous entre
Dans l'œil. En même temps, sur votre nez carmin
S'aplatit un flocon large comme une main
Quelle gifle ! L'hiver tout entier s'y concentre.

Paf ! l'un est sur le dos. Pouf ! l'autre est sur le ventre !
Carambolage, bon ! Le passant inhumain,
Tout prêt d'en faire autant, s'esclaffe, et le gamin
Vous blague en criant : « Pile ou face pour le pantre ! »

Extrait de la La chanson des gueux de Jean Richepin,
in *Les plus beaux poèmes pour enfants*
Editions la Renaissance du Livre
[Coll. Petit]

L'intérieur d'un baraquement de la cité Arthur Fleury dans les années 1960.
[Coll. Verdier]

Préface

À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, l'armée américaine a installé, à Gonfreville l'Orcher, des camps de transit pour organiser le départ de ses troupes. Certains pensent d'ailleurs que les Américains envisageaient de rester plus durablement en France. À leur départ, en 1947, des milliers de Havrais dépourvus de logement - la ville du Havre avait été rasée par l'aviation britannique - ont été relogés dans ces camps. Cela a transformé notre ville.

En moins d'un an la population a doublé, passant de 4 500 à plus de 8 000 habitants, et la ville de Gonfreville l'Orcher a dû faire face, seule, aux besoins de cette nouvelle population démunie, sans aucune aide financière, notamment de l'Etat.

Cette situation a marqué et marquera sans doute longtemps notre commune.

La question du logement, par exemple, demeure un épineux problème, malgré les nombreuses réalisations engagées par les municipalités successives. La construction des premières HLM a démarré en 1958, conduisant à la destruction progressive des cités provisoires. Mais ce n'est qu'à la fin des années 70 que les habitants de ces cités ont pu, tous, accéder à un logement décent.

C'est vrai aussi du niveau de vie de la population gonfrevillaise. Il reste parmi les plus faibles du département de Seine-Maritime.

Cette situation a amené la municipalité de l'époque à faire des choix politiques audacieux. Il fallait des moyens pour répondre aux besoins de toute cette population. La ville n'en avait alors aucun.

L'idée de mon ami Jacques Eberhard, consistant à faire contribuer les entreprises au développement de la ville, par l'augmentation de la patente - aujourd'hui taxe professionnelle - a permis de dégager des ressources financières importantes. Un tournant décisif qui a fait la spécificité de Gonfreville l'Orcher dans l'agglomération havraise.

Enfin, « l'esprit » des cités provisoires a irrigué toute notre ville, contribuant à façonner l'identité même de Gonfreville l'Orcher.

La convivialité, la fraternité et la solidarité sont palpables à travers les témoignages des habitants des cités provisoires qui s'expriment dans ce livre. Tout comme la volonté de prendre son destin en main. Quelquefois par le « système D », mais aussi dans des engagements humains et sociaux : du terrain de foot construit par les habitants eux-même - le sport déjà ! - aux mobilisations en faveur de la lecture ou de la santé, jusqu'aux combats syndicaux ou politiques…

Ce livre est utile à tous les habitants des cités provisoires. Ils devineront peut-être grâce à cet ouvrage notre fierté devant cette part de notre histoire. Une forme de reconnaissance à leur égard, quand ils ont été si souvent considérés comme le « bidonville » de l'agglomération havraise, ou pire, comme un repaire de « voyous »…

Il l'est aussi pour celles et ceux qui veulent mieux comprendre notre ville.

On dit qu'il faut savoir d'où l'on vient pour choisir où l'on va. Gonfrevillaises et Gonfrevillais, nous sommes appelés à écrire ensemble de nouvelles pages de notre histoire. Ces pages, j'en suis convaincu, sont fidèles à nos aspirations communes à la justice sociale, à l'égalité et à la solidarité, dont les cités provisoires sont un exemple manifeste.

Jean-Paul Lecoq
Maire de Gonfreville l'Orcher,
vice-président du Conseil régional de Haute-Normandie.

Introduction

Ce livre est fondé sur les souvenirs des habitants des cités provisoires. Mais pour leur donner tout leur sens, il fallait rappeler le contexte : Deuxième Guerre mondiale, crise du logement, reconstruction industrielle, formation d'une identité collective et volonté de préserver la mémoire. Ensemble, les témoignages et l'étude des sources nous ont suggéré un plan qui permet à différents auteurs de traiter tour à tour un thème de la vie quotidienne.

La cité Marcel Gondouin
vers 1949.
[Coll. Delavigne]

Le 9 juillet 1948, les habitants des cités provisoires de Gonfreville l'Orcher ont pu aller voir le film « *La Cage aux Rossignols* » projeté dans des locaux de fortune. Ce film avec Noël Noël et les Petits chanteurs à la Croix de Bois a inspiré, à l'heure où sort ce livre, un autre film, « *Les Choristes* ». Les deux œuvres racontent l'histoire d'un pensionnat pour garçons marginalisés, pauvres pour la plupart. Un professeur de musique leur insuffle la volonté de travailler ensemble pour réaliser quelque chose de beau : ils y arrivent malgré leur manque de moyens.

La mémoire des anciens des cités ressemble parfois à ce conte : les personnes les plus démunies de la région, victimes des bombardements, négligées par les autorités, se retrouvèrent dans le camp Philip Morris. Elles souffraient du froid, de la pluie, de l'entassement, de l'absence de commodités, de l'éloignement et du regard des autres. Mais elles apprirent à se connaître et à s'entraider. La solidarité fut le maître mot : entre voisins, entre résidents des cités, entre ouvriers. Armés de courage ils améliorèrent leur quotidien ; la mairie vint à la rescousse. De réalisations en réalisations, ils en arrivèrent à une situation que presque tous disent avoir regrettée au moment de partir.

Celui qui entend ce récit pour la première fois se méfie. Les anciens n'ont-ils pas embelli leurs années de jeunesse ? Puis, au fur et à mesure que les témoignages s'accumulent et se précisent, il en vient à se demander si, derrière l'enveloppe de la nostalgie, ne se cache pas un fort noyau de vérité. Tous les témoins ne sont pas aussi positifs, mais on retrouve quelques idées force qui, au-delà des regrets du temps jadis, justifient les bons souvenirs : l'amélioration par rapport aux conditions avant l'arrivée à Gonfreville, le logement familial individuel mais proche des voisins, le jardinet, l'entraide, les succès scolaires, le sport associatif, une mairie à l'écoute, et la fierté d'appartenir à un groupe social qui se prenait en mains. Il faudrait y ajouter des facteurs dont les personnes interviewées ne parlent guère mais qui ont visiblement influencé leur mémoire de ces années, en particulier le contraste de ce passé avec la situation présente : le vieillissement des HLM, les propriétaires de pavillons barricadés derrière leurs grilles, le chômage, le déchaînement du consumérisme individualiste.

Au-delà des souvenirs personnels, ces témoignages nous offrent un observatoire de réalités qu'on a tendance aujourd'hui à oublier : la crise du logement à la sortie de la guerre, la persistance de la pauvreté au beau milieu des années de croissance, l'enracinement d'une culture ouvrière de résistance dans les banlieues et les petites villes industrielles de France. Un bref retour sur le contexte de l'époque permet de mieux apprécier la richesse de leurs récits.

La crise du logement

Rappelons d'abord la succession de circonstances qui a provoqué une grave crise du logement dans presque toute la France dans les années 1940 et 1950. Pendant les années 30, la dépression économique n'avait guère favorisé l'investissement dans la construction de nouveaux immeubles. Puis, durant la guerre, le départ d'un grand nombre de soldats vers les casernes ou les stalags, la priorité donnée à la production de matériel militaire et les prélèvements par l'Allemagne n'ont pas non plus encouragé le développement du parc immobilier. Les bombardements ont détruit ou endommagé non seulement des usines et des nœuds ferroviaires, mais aussi des habitations, tandis que la population était souvent déplacée (exode, évacuations, travail loin de la région d'origine). Le retour des prisonniers d'Allemagne et, après la Libération, l'appel à la main-d'œuvre pour la reconstruction des grandes villes industrielles ont créé une nouvelle demande d'habitations tandis que les campagnes recommençaient à se vider. Ces problèmes de logement dans les villes se sont accumulés sans solution tandis que l'économie reprenait graduellement dans les années 1950, le résultat étant que les ménages avaient un peu plus de revenus mais pas assez pour louer ou acheter des habitations trop rares et trop chères.

Ces problèmes communs à l'ensemble du pays ont été aggravés dans l'agglomération du Havre. En effet, avant la guerre, l'habitat des quartiers populaires du centre ville était déjà considéré comme insalubre et surpeuplé par certains urbanistes, peu sensibles à la convivialité des petites rues bigarrées. Au cours de la Deuxième guerre mondiale, cette zone subit une série de destructions allant de la démolition de maisons autour du port par les troupes allemandes au terrible bombardement britannique du 5 au 11 septembre 1944. Des rues de Graville, dans la partie est de la ville, furent également touchées. Les sinistrés espérant être relogés sur place, la question de l'évacuation ne se posa pas ; au contraire, aux yeux des autorités, il fallait regrouper le maximum de main-d'œuvre dans l'agglomération pour permettre le déchargement de marchandises dans le port du Havre très endommagé par les Allemands. On fit même venir des travailleurs de l'étranger et des colonies françaises d'Afrique du Nord et d'Afrique occidentale. La priorité ne fut pas donnée à la construction de logements mais au fonctionnement du port, outil essentiel de l'approvisionnement des armées alliées en marche contre le nazisme, puis de l'importation des denrées et machines nécessaires à la reconstruction du pays. Quand on commença l'édification d'immeubles d'habitations autour de l'Hôtel de ville selon les plans de l'architecte en chef Auguste Perret, les premiers ne furent pas destinés aux anciens locataires des quartiers du centre ville, aux revenus modestes, mais aux anciens propriétaires (riches ou pauvres) ou aux ménages plus aisés.

L'hébergement des milliers de familles sinistrées dut attendre. Quand ces dernières avaient des relations disposées à les accueillir, elles se sont regroupées dans des petits appartements vite congestionnés. Beaucoup ont dû se contenter d'abris de fortune ou de baraquements provisoires (comme ceux de la Forêt de Montgeon, au Havre). Où loger les familles de ceux qui devaient travailler au port, à la mise en route des usines et à la reconstruction du parc immobilier ? Une commission se posa la question et commença à s'intéresser au site de Gonfreville, encore occupé partiellement par les Américains en 1946. Voici un aperçu de ces discussions :

« *Le mercredi 3 avril 1946 à 17 h 15, a eu lieu à la sous-préfecture du Havre, sous la présidence de M. Séverie, sous-préfet de l'arrondissement du Havre, la réunion de la commission de la Reconstruction.*

Y assistaient : M. Séverie, sous-préfet et président, M. Delmotte, premier adjoint au maire du Havre, M. Hébrard, délégué départemental adjoint à la reconstruction, M. Reverchon, chef du service du remembrement, M. Thibeaudeau, représentant de l'association des architectes, M. Le Chevalier, conseiller général, représentant de l'association des sinistrés, M. Rebecchini, vice-président de l'association des sinistrés, M. Lemaire, président du syndicat du bâtiment, M. Neuville, entrepreneur, M. Leclerc, délégué au Havre de la Direction départementale des prisonniers de guerre, déportés, réfugiés, M. Ducreux, secrétaire en chef de la sous-préfecture…

M. Ducreux suggère de profiter de la venue, demain, de M. le Ministre des anciens combattants [Casanova NDLR] pour lui demander le maintien des allocations aux réfugiés reclassés au camp Philip Morris et surtout la prise en charge… de l'entretien du camp, si celui-ci est affecté aux réfugiés du Havre. Ainsi, la Ville pourra, sans être surpeuplée, réaliser ses constructions définitives. [C'est nous qui soulignons – NDLR.] *M. le sous-préfet pense qu'il serait intéressant d'obtenir au moins un délai assez long permettant aux familles de se réadapter et de trouver du travail.* »[1]

C'est ainsi que fut décidée la création d'abris « provisoires » qui durèrent trente ans, le temps d'une génération. Le principe d'écarter vers des banlieues lointaines ceux qui risquaient de « surpeupler » la ville, pendant que celle-ci concentrait les tâches urgentes et importantes en son centre, fut adopté ; il est encore à l'honneur aujourd'hui. Les sociologues humanistes l'appellent la « relégation » des populations démunies vers les périphéries enclavées. A Gonfreville l'Orcher, ce déplacement a suscité chez les exilés le sentiment qu'on avait voulu les écarter et qu'ils étaient mis au défi, puis de la fierté d'avoir résisté et de s'en être sortis. C'est l'histoire que nous racontent les témoins. Elle n'est peut-être pas unique, mais elle n'est pas non plus banale.

Plus tard, des HLM furent construites. Le plus souvent, ceux qui déménageaient des bidonvilles, baraquements, abris provisoires, hôtels garnis et appartements partagés à plusieurs familles vers les nouvelles habitations étaient comblés de joie : après une longue attente, ils avaient enfin des commodités, l'eau chaude et le chauffage. Les souvenirs sont

[1] (Archives départementales de Seine-Maritime Z 31708. Commission locale de la reconstruction. Procès verbaux 1946-1955.)

A la fin des années 1970, la cité commerciale Arthur Fleury est démolie pour permettre la construction d'une vaste zone pavillonaire. Il ne subsiste plus, comme vestige du camp Philip Morris, que ce grand espace central qui a conservé l'appellation « place de la Liberté ».
[Coll. Malandain]

La rue qui bordait la place de la Liberté (à droite sur cette photo) porte aujourd'hui le nom du Dr Bonnet, qui exerçait dans l'un des baraquements de la cité commerciale.
[Coll. Malandain]

plus nuancés à Gonfreville l'Orcher. Beaucoup regrettent le jardin, la convivialité, le sentiment de partager le même parcours avec les voisins.

Dans un second temps, beaucoup de HLM ont connu des problèmes nouveaux : usure des équipements, mauvais entretien, désœuvrement de la jeunesse, chômage des adultes, éloignement des services publics, mauvaise desserte des transports. Ceux qui le pouvaient rêvaient d'un pavillon habité par une seule famille avec son jardin et son garage. Mais le développement des pavillons a fait surgir de grands lotissements dépourvus des aménités de la ville et multiplié les coûts individuels des propriétaires. C'est peut-être une des raisons qui ont poussé la municipalité actuelle à demander un réexamen de l'époque des cités provisoires, en tentant de découvrir ce qui a motivé l'attachement à ce mode de vie.

Un camp militaire issu de la guerre

Les cités provisoires de Gonfreville l'Orcher n'ont pas été les seules de France : presque toutes les villes en ont eu, situées autour des usines, dans des rues abandonnées ou à la périphérie de la commune. Celles qui nous concernent ont cependant deux particularités plus rares : avoir abrité en majorité des victimes des bombardements de la guerre et avoir hérité des installations d'un camp militaire américain. Ce passé explique en partie comment les habitants se perçoivent.

La région du Havre avait depuis longtemps une fonction stratégique : pointe avancée des côtes françaises dans la Manche, ouverture vers Paris par l'estuaire de la Seine, abri de navires et de stocks de marchandises. Déjà pendant la guerre franco-prussienne en 1870-71, son contrôle constituait un enjeu important et elle avait soutenu une sorte de siège. Pendant la Première Guerre mondiale, la ligne du front s'est stabilisée plus loin vers le nord-est, en Picardie, mais le port a servi de base importante aux armées françaises et britanniques et a été menacé par les sous-marins allemands.

En 1939, les usines de la région produisaient des avions, des sous-marins et des armes, tandis que les bacs à pétrole conservaient d'immenses réserves du précieux carburant. Lorsque l'armée française se retira en juin 1940, elle démonta et détruisit le maximum d'installations ; les Havrais se rappellent encore le nuage de fumée noire qui s'éleva au-dessus de l'estuaire. L'occupant allemand décida de faire de la région du Havre une forteresse, clef de voûte du mur de l'Atlantique, et y construisit une base sous-marine et de nombreuses fortifications et bunkers. Le chapitre 1 signale comment Gonfreville l'Orcher fut englobée dans le processus de militarisation par l'armée allemande.

Le débarquement allié se produisit finalement sur les plages du Calvados et progressa d'abord vers l'ouest et le sud, puis vers l'est et Paris en contournant l'agglomération havraise. Au cours de l'été 1944, l'effondrement inattendu des défenses allemandes en France permit une avancée rapide vers la Belgique, mais une série de ports restaient aux mains des garnisons allemandes qui les avaient transformés en poches de résistance. Le Havre était parmi celles-ci et Gonfreville l'Orcher se trouvait dans son périmètre de défense. Certaines de ces poches, comme Royan, tinrent jusqu'en 1945. Le commandement militaire allié décida qu'il ne pouvait se passer du grand port normand pour alimenter son offensive en Belgique et choisit de combiner un encerclement terrestre et un bombardement massif du 5 au 11 septembre 1944. De nombreux civils qui étaient restés dans la ville périrent sous les bombes et la plupart des habitations du centre ville proches du port, ainsi que d'autres quartiers, furent détruites. C'est l'origine de la première particularité de Gonfreville, le fait que ses habitants aient été des réfugiés du bombardement de 44 et des autres destructions de la guerre.

La seconde particularité découle aussi de cette localisation au cœur des combats. En effet, l'avancée des troupes alliées vers le cœur de l'Allemagne nazie appelait des installations pour détenir les prisonniers de guerre, stocker les provisions et héberger les troupes entre les phases de

Ci-contre,
Peu de voitures, dans ces cités, mais les 2 roues, vélomoteurs et motos se comptaient par dizaines.
[Coll. Burette]

redéploiement. Les « Liberty ships » (comme on appelait les navires américains) déversant hommes et matériel dans le port du Havre, le génie choisit de placer un de ces camps non loin de là. Le plateau de Gonfreville l'Orcher, déjà partiellement dégagé par les Allemands, offrait un site approprié. Cette fonction de base logistique pour la progression des troupes se termina avec la victoire sur l'Allemagne le 8 mai 1945, mais elle céda la place à une autre, celle de réexpédition vers le Pacifique pour la guerre contre le Japon, puis de rapatriement des troupes une fois la guerre définitivement gagnée. Ces deux phases entraînèrent la construction de gigantesques installations que les sinistrés occupèrent à partir de 1947. Cette histoire particulière dans la Deuxième guerre mondiale a légué aux habitants une forme de logement inhabituelle et un fort sentiment de partager une destinée commune : honnêtes gens, travailleurs, bombardés, réfugiés, relogés.

Du village à la ville

Les personnes dont la présence au Havre aurait constitué un « surpeuplement » selon le sous-préfet, arrivèrent en 1947 dans un camp militaire planté au milieu d'une commune déjà très contrastée. En effet, Gonfreville l'Orcher avait traditionnellement été composée de trois sections. Le siège de la commune se situait dans un hameau qu'on appelait « le centre », non loin du château d'Orcher construit sans doute au XIII^{e} siècle et habité par la famille des comtes d'Harcourt. On y trouvait quelques commerces, l'église, l'école, la mairie et plusieurs fermes dont les champs s'étalaient sur le plateau.

Celui-ci était délimité au nord par un vallon au fond duquel se nichait un hameau devenu industriel à l'époque où les rivières étaient essentielles aux petites usines. Gournay avait ainsi acquis au XIX^{e} siècle quelques centaines de salariés qui côtoyaient les agriculteurs. Ces familles ouvrières avaient été attirées par la République, l'école et le syndicalisme. L'ensemble gournaisien formait la deuxième section.

La troisième s'étendait au sud du rebord de la falaise qui longeait le plateau vers les terres reconquises sur l'estuaire de la Seine. Quelques escarpements et mares ponctuaient le paysage à l'est, tandis qu'à l'ouest, dans l'ouverture faite par la vallée de la Lézarde, à côté de la ville d'Harfleur, s'était édifié un nouveau quartier de logements ouvriers, Mayville, dont l'origine était également liée au développement industriel.

En effet, la commune possédait une tranche importante de territoire dans l'estuaire. Certes, des zones marécageuses y subsistaient et fournissaient un milieu favorable aux moustiques, mais le canal de Tancarville, achevé au tournant du siècle, avait facilité les aménagements. Des usines et une raffinerie s'y étaient implantées et la Chambre de commerce du Havre caressait depuis longtemps le projet d'en faire une zone industrielle et portuaire florissante. Au début, les ouvriers de ces établissements vivaient souvent à Harfleur ou à Graville, commune devenue banlieue puis quartier du Havre. Un des grands industriels qui y employait de la main-d'œuvre, Schneider, avait eu l'idée de loger « ses ouvriers » sur une parcelle de Gonfreville l'Orcher dans des maisonnettes construites et possédées par sa société. Il avait baptisé cette « cité ouvrière » Mayville, du nom de sa fille, May. Après un temps, des dockers s'y fixèrent aussi.

La population ouvrière de Mayville, d'Harfleur et de Graville avait été happée par l'envol de la lutte des classes dans la région, participant activement aux grèves des métallurgistes de 1917 à 1922 et de 1936 à 1938 et transformant ces quartiers en bastion de militantisme ouvrier qui avait élu le premier député communiste de l'agglomération.

Le conseil municipal de Gonfreville l'Orcher se composait avant la guerre de représentants de ces trois sections fort différentes. Un *modus vivendi* permettait la coexistence au nom de la défense des intérêts locaux. On verra au chapitre 1 comment ce compromis évolua pendant la guerre et à la Libération.

Le camp américain fut implanté sur le plateau autour du centre en 1944. Ses installations et son activité fébrile modifièrent considérablement l'ambiance de la ville. Quand les Américains se retirèrent, certains des anciens résidents espéraient un retour à la situation antérieure et le démantèlement du camp. Ils furent contrariés par l'arrivée de cette population pauvre qui grevait le budget de la commune. Mais la nouvelle municipalité élue en 1945 s'engagea d'abord dans une lutte revendicative contre le gouvernement au nom des intérêts des mal-logés puis dans un effort de développement de nouvelles ressources et de services publics.

Une histoire en plusieurs étapes

Il est essentiel pour comprendre les souvenirs des témoins de les replacer dans cette évolution. Les conditions ont été dramatiques au début de l'investissement du camp. Pendant longtemps, les pouvoirs publics n'ont pas donné la priorité à la dignité et au confort des travailleurs mais au développement de la grande industrie, à la poursuite de deux guerres coloniales, celle d'Indochine (1945-1954) puis celle d'Algérie (1954-1962), enfin à la mise au point de la bombe atomique française. Dans un premier temps, les réfugiés ont donc dû se débrouiller avec les moyens du bord et réclamer des aides plus conséquentes de l'Etat à des titres divers : dommages de guerre, sous-équipement d'une commune-champignon. Beaucoup des souvenirs les plus durs remontent à cette première période. C'est alors aussi que se forment les préjugés des « autres », des Havrais et Montivillons passant sur la route nationale devant le camp ou voyant les Gonfrevillais descendre des cars de la CNA.

A partir de 1953, la commune a réclamé et fini par obtenir plus de moyens financiers en taxant les entreprises installées sur son territoire. Celles-ci, utilisatrices de main-d'œuvre locale, quoique n'appréciant pas le geste, ne se mirent pas en guerre contre ce qui apparaissait comme une mesure de justice fiscale. La mairie put alors embaucher du personnel et bâtir de nouveaux équipements. Les égouts furent mieux entretenus, les routes réparées, les murs et les toits des baraquements renforcés, les écoles dotées de meilleures cantines, infirmeries et moyens sportifs. En même temps, la zone industrielle portuaire décollait, et si d'anciens établissements fermaient, les hommes trouvaient un nouvel emploi après des périodes de chômage relativement brèves en comparaison de ce qu'on connaît aujourd'hui (dans les banlieues). La journée de travail restait longue et les revenus modestes. Le prix à payer pour avoir un logement pas trop cher à Gonfreville était le trajet quotidien en vélo ou en bus vers le port, la ville ou la zone de l'estuaire. Dans un deuxième temps qui couvre la seconde moitié des années 1950 et le début des années 1960, la vie dans les camps s'améliora tout en restant difficile.

Enfin on peut distinguer une troisième période des cités, celle où elles commencent à se vider de leurs habitants, transférés vers de nouvelles habitations. Les souvenirs du déménagement sont variés. Nous verrons au chapitre 4 comment le ressenti à ce sujet peut différer légèrement chez les femmes et les hommes. Dans leurs nouveaux locaux, les ménages peuvent en effet s'équiper de téléphone, de télévision, d'eau chaude, de machine à laver. Ceux qui formaient de jeunes couples en arrivant dans les années quarante deviennent des ménages plus établis, leurs enfants nés dans les cités, des jeunes. Les mœurs changent. Mais habiter dans les cités provisoires de Gonfreville l'Orcher reste désirable puisque les candidats ne manquent pas dès que les baraquements sont vacants.

Après la fin des cités, ceux qui venaient d'Arthur Fleury et de Marcel Gondouin sont confrontés dans leurs nouveaux lieux de résidence au changement de la conjoncture économique : le chômage s'installe durablement, des poches de relégation se forment dans les quartiers dits « chauds », l'idéal de solidarité est ébranlé par la montée du chacun pour soi. Face à cette nouvelle ambiance, la nostalgie s'installe. Les anciens aiment se retrouver pour parler du bon vieux temps, notamment à l'occasion de repas annuels. La mairie s'émeut de ce que la mémoire collective des cités provisoires risque de disparaître avec ses habitants et veut fixer ces souvenirs pour la postérité. C'est alors que nous avons recueilli les témoignages qui constituent la matière première de cet ouvrage.

Il est essentiel de garder à l'esprit ces étapes de la vie du camp et de la formation de la mémoire pour comprendre ces récits. Comme toutes les mémoires, celle des cités n'est pas parfaite : elle est sélective, préférant tantôt les bons souvenirs, tantôt les mauvais, influencée par l'air du temps et les médias, incertaine sur les dates, tendant à réduire une longue évolution à son résultat final. Mais elle est incontournable si l'on

veut connaître les sentiments des gens et la vie quotidienne, dimensions que l'on trouve très peu dans les articles de la presse ou les registres des délibérations du conseil municipal.

Le recueil des témoignages et la rédaction du livre

Pour mener à bien ce recueil de la mémoire des cités provisoires, la mairie et la médiathèque de Gonfreville l'Orcher se sont tournées vers une équipe de l'université du Havre qui avait déjà fait un travail similaire (John Barzman avec la collaboration de Claude Bec, Jacques Doublet et Elisabeth James, *Quelque part ça laisse des traces, mémoire et histoire des électriciens et gaziers de la région du Havre*, 2003). Elles lui ont demandé de mener une démarche aussi scientifique que possible tout en restant accessible au grand public et lui ont choisi un éditeur, les Editions des Falaises, et une collection spécialisée dans l'histoire des villes. Cette équipe rassemble quatre historiens (John Barzman, Elisabeth James, Marianne Hue, Vincent Alès), une sociologue (Roxana Eleta De Filippis), un géographe (Yann Leborgne), auxquels se sont adjoints deux collaborateurs de la Médiathèque, Armelle Duboc et Jean-Daniel Emion. D'autres personnes qui sont remerciées à la fin de ce livre ont apporté leur contribution à des titres divers.

Il me paraît honnête de dire quelques mots sur la méthode que nous avons employée. Nous avons d'abord acquis des connaissances sur le milieu et ses problèmes et établi un guide d'entretien centré sur la vie quotidienne. La Médiathèque, en collaboration avec les services de la mairie nous a apporté une première liste de témoins, puis elle a affiché un « Avis de recherche » (voir la photo ci-jointe). Nous nous sommes entretenus avec ces personnes et, dans une vingtaine de cas, leur avons demandé de dessiner comment elles se représentaient le petit territoire qu'elles occupaient (cartes mentales).

Au fil des entretiens, nous avons découvert des noms et entrevu des nouvelles pistes : la liste des témoins s'est donc élargie de quinze à près de quarante. Nous les avons enregistrés et nous avons transcrit intégralement leur témoignage afin de pouvoir l'analyser plus méthodiquement. Nous avons cherché à comprendre le point de vue de celui qui parlait, à mettre en regard les différentes parties de son discours entre elles, à confronter l'ensemble à d'autres récits sur le même sujet et aux sources écrites disponibles. Nous avons en effet pu consulter des documents personnels (journaux manuscrits, photos, correspondances, papiers administratifs), la presse locale, le registre des délibérations municipales et des archives de la Chambre de commerce du Havre, de la sous-préfecture et du Ministère de la reconstruction. Pour faciliter la lecture, nous avons limité au maximum les notes de bas de page, reportant à l'annexe « Sources », à la fin de l'ouvrage, les références complètes.

Chaque fois que nous citons un témoin, son nom apparaît (sauf quand il a demandé l'anonymat). Pour la fluidité du texte, nous avons effectué un léger « toilettage » en conservant le sens de ce que le témoin dit, son langage et sa personnalité. Le lecteur qui voudrait vérifier la citation ou son contexte peut se reporter à la liste des entretiens à la fin de l'ouvrage (malgré tous nos efforts, nous n'avons pas pu éviter des erreurs dans la transcription de certains noms rapportés oralement par les témoins, le lecteur voudra bien nous en excuser) .

En même temps, la Médiathèque de Gonfreville l'Orcher a rassemblé une collection de photos et d'images qui nous ont aidé à comprendre la vie des cités.

Dans tout cela, nous avons retenu ce qui nous paraissait important, représentatif, plaisant ou frappant. Les choix sont subjectifs mais certainement pas arbitraires. Nous avons divisé le livre en six chapitres centrés chacun sur un thème différent : l'héritage des camps américains, les lieux de vie, les équipements collectifs et individuels, le mode de vie, les options sociales et politiques, les loisirs, le sport et la culture

Pour chaque chapitre, un ou plusieurs auteurs présentent leur point de vue. Le lecteur reconnaîtra leurs voix et leurs regards personnels quand ils ou elles évoquent les cités provisoires, ce qui lui laisse la liberté de se forger une opinion au son de cloches différentes.

L'histoire est une conversation entre les vivants et leur passé ; son écriture n'est jamais terminée. Nous espérons que ce livre suscitera d'autres témoignages et d'autres écrits qui viendront nourrir le grand récit de l'humanité.

AVIS DE RECHERCHE

Vous êtes nés ou vous avez vécu dans les « camps »
à Gonfreville l'Orcher,
venez nous faire partager vos souvenirs.
Nous avons besoin de vous pour faire revivre cette époque
et la faire connaître aux jeunes générations.
Votre histoire nous intéresse.

Cet « avis de recherche » a été placardé dans les commerces et les structures municipales en avril 2004 et a permis de rentrer en contact avec de nombreux témoins. On y voit très distinctement le quartier général du camp tel qu'il se présentait en 1945.

[Photo US Army]

Au temps des camps américains

Gonfreville l'Orcher a été projetée au cœur d'une zone stratégique au cours de la Deuxième Guerre mondiale. Occupée par les Allemands en 1940, elle fut libérée par les Britanniques en septembre 1944. Les troupes américaines y érigèrent ensuite un camp qu'elles léguèrent à la commune après leur départ au début de 1947. Cette succession de militaires affecta considérablement la vie de la municipalité et des habitants.

Un détachement de G.I.'s
attend le départ
au hameau des Cambrettes.
[Coll. Caubrière]

poursuite des opérations de libération vers la Belgique, les Pays-Bas et l'est (Alsace, Lorraine). Puis, en novembre 1944, les premiers soldats américains s'installèrent sous des tentes et dans des locaux réquisitionnés à Gonfreville l'Orcher pour un regroupement d'urgence.

L'installation des camps U.S. dans la région havraise

Les stratèges alliés avaient décidé de rassembler en France de nombreuses troupes qui devaient relever certaines unités ou en renforcer d'autres envoyées contre les lignes allemandes. En même temps, ils prévoyaient de regrouper des soldats démobilisables repartant pour les Etats-Unis. Après la victoire sur l'Allemagne le 8 mai 1945, une partie des troupes présentes en Europe dut être acheminée vers la zone Pacifique où la guerre contre le Japon se poursuivait. Tout cela exigeait l'aménagement d'espaces d'urgence suffisamment grands (en février 1945, par exemple, 8 400 soldats américains et 700 britanniques arrivaient chaque jour à Paris où ils séjournaient 72 heures).

Deux de ces zones de regroupement les plus importantes furent installées sous des commandements distincts en Seine-Inférieure et autour de Reims : le *Red Horse Staging Area Command* (Commandement de la zone de préparation de la division *Cheval rouge*) et l'*Assembly Area Command* (Commandement de la zone de regroupement). La région de Reims, un temps retenue pour le redéploiement de troupes, apparut rapidement comme insuffisante. On décida alors de créer un vaste ensemble entre Le Havre et Rouen. Il fallut construire des routes, araser le terrain, creuser des tranchées, poser des conduites, couler des plaques de béton et monter des milliers de tentes et de baraquements préfabriqués. Trois camps furent construits dès novembre 1944 dans cette zone : Lucky Strike, Twenty Grand et Old Gold afin de loger 13 800 hommes dans 5 000 baraquements ou huttes Nissen en tôle et 30 000 tentes. À la mi-avril 1945, après discussions préalables avec les autorités françaises, deux autres camps furent ajoutés à ceux déjà existants de façon à assurer le transit des troupes venant des Etats-Unis en route vers le front Est (Lorraine, Alsace, etc.) voire l'Extrême-Orient (guerre du Pacifique) et le retour aux Etats-Unis des soldats démobilisés : Philip Morris et Herbert Tareyton.

Les besoins en équipement, matériel et munitions destinés à la guerre et à la reconstruction d'urgence étaient énormes. Les ports d'Anvers, de Marseille et du Havre étaient particulièrement utilisés, tout en étant réparés peu à peu. Durant les six premiers mois (septembre 1944 à mars 1945 environ), le trafic du port havrais fut de 1 253 000 tonnes de produits divers (aliments, machines, armements, médicaments, véhicules, etc.). On compta 920 000 passagers arrivant ou repartant dans le cadre des opérations sur le front européen. Gonfreville l'Orcher se trouvait donc dans un secteur névralgique des opérations.

Pour plus de précisions concernant la 89e division U.S. et d'autres unités, voici la capacité de chacun de ces énormes camps en matière d'effectifs :
- à Gonfreville l'Orcher et Gainneville : 35 000 hommes au Camp Philip Morris,
- au Havre, 16 400 hommes au camp Herbert Tareyton, 2 250 au camp Wings, 2 000 au camp Home Run,
- 7 700 hommes au camp Pall Mall, à Etretat.

Des effectifs auxquels s'ajoutaient les camps Lucky Strike, pour la région de Saint-Valéry-en-Caux, Twenty Grand, près de Duclair, et la Delta Base proche de Marseille (suite au débarquement de Provence du 15 août 1944 et aux transferts des soldats vers l'Extrême-Orient).

Gonfreville l'Orcher cohabite avec le camp Philip Morris

L'arrivée des troupes venues d'outre-atlantique et la fin de la guerre modifièrent le fonctionnement et l'organisation quotidienne de la commune. Notons, par exemple, l'im-

Sur ce cliché aérien de 1947 on distingue Harfleur et la partie sud de la vallée de la Lézarde (en bas le canal de Tancarville à droite) ainsi que le plateau d'Orcher (en haut à gauche) encore occupé par les restes de l'ancien camp militaire Philip Morris
[Collection Touzan]

plantation des troupes sur des terres cultivables, la nécessité de déminer les terrains piégés par les Allemands, le retour progressif des réfugiés gonfrevillais des communes voisines (Oudalle notamment), le rationnement obligatoire avec les tickets, comme nous le rappelle Henriette Suchecki : « *Les J1, les J2, les J3, selon l'âge…oui, quand vous étiez J3 vous étiez adolescent. Alors, les J1 c'étaient [pour] les bébés. Je vous dis, on avait des tickets pour le charbon. Pour les pâtes, le beurre, la viande,…pour les chaussures ! Pour le linge ! La laine !…*»

Daniel Palfray avait neuf ans en 1945. Il se rappelle la construction du camp, qu'il situe le 8 mai 1945. D'autres sources indiquent que les Américains avaient commencé à s'installer dès 1944. M. Palfray décrit probablement une extension nouvelle du camp (voir le témoignage de M. Palfray pages 40 et 41).

Bientôt, les habitudes quotidiennes des Gonfrevillais furent bouleversées : découverte de la Jeep (en anglais « G.P. » pour *General Purpose* ou véhicule de service général), du chewing gum ou gomme à mâcher (to chew, en anglais, signifie mâcher), importés par les G.I's (Government Issue ou produit gouvernemental).

La construction du camp Philip Morris incomba aux services du génie de l'armée américaine. Il s'étala sur trois kilomètres de long environ et deux kilomètres de large. Les terres labourables furent entaillées ici et là par l'établissement d'une trentaine de kilomètres de routes et chemins empierrés avec divers matériaux extraits par des excavatrices actionnées 24 h sur 24 (galets de la plage havraise et débris dûs aux bombardements notamment). Il fallut aménager des kilomètres de caniveaux pour l'écoulement des eaux de pluie. L'eau potable fut amenée grâce à la construction du château d'eau et d'un vaste réseau de canalisations.

L'électricité fut distribuée d'abord dans les « tentes marabouts » puis progressivement, dans les demi-lunes en tôle et les baraquements, par un réseau dense de fils et câbles supportés par une armée de poteaux (remplaçant ainsi les asperges de Rommel !). L'installation de plusieurs dizaines de milliers d'hommes devait être effectuée rapidement, d'où le recours à des centaines de soldats du génie U.S., au grand dam des propriétaires et locataires locaux.

Pendant un temps, des prisonniers de guerre allemands marqués du « P.W. » (*Prisoner of War*) et installés à l'est du camp occupèrent différents emplois comme cuisiniers, terrassiers et démineurs. Quelques-uns y laissèrent la vie comme Wilhelm Bischoff, matricule 698469, le 12 novembre 1945, ou Walter Rabe, le lendemain.

Furent aussi construits un théâtre-cinéma pour le divertissement des troupes (« le Capitol » près de l'actuelle rue Maurice Thorez), une chapelle, des magasins de produits divers pour les soldats, deux hôpitaux avec leur matériel et leurs installations périphériques (logements pour les infirmières, tentes pour les convalescents) sur l'actuel lotissement Joliot-Curie et la place de la Liberté et, inévitablement, un bordel militaire près de la route nationale.

Par la suite, une partie de ces constructions fut utilisée pour héberger des centaines de jeunes françaises surnommées « Madame G.I's ». Elles avaient rencontré des soldats américains et partaient pour les Etats-Unis via Le Havre, parfois avec un bébé, pour retrouver leur Américain adoré et fonder une famille. Parfois il fallait formaliser l'union avant le départ. Le maire de Gonfreville l'Orcher maria plusieurs de ces couples formés par les rencontres de la Libération, tels Mademoiselle Odette Glanard, née à Neauphlette en Seine-et-Oise, et le soldat Joseph Pelarsky, le 20 avril 1946. Odette Pelarsky vit toujours, en 2004, à Saint Cloud, Minnesota, Etats-Unis. Le maire enregistra aussi des naissances, comme celle du petit Alfred Wimble Clinton, né le 26 juillet 1946, fils de Blanche Marbaque et du reporter Wimble Clinton, originaire du Massachusetts et cantonné au camp Philip Morris.

L'installation de plus de trente mille soldats américains, qui partaient ou revenaient du front, entraîna aussi des soucis supplémentaires : le 17 août 1945, le maire de Gonfreville l'Orcher et le colonel commandant le camp Philip Morris se rencontrèrent pour organiser la réparation d'une conduite d'eau éclatée dévastant le chemin vers Gournay et risquant d'engendrer pollutions et maladies. Dans le même temps, le sous-préfet du Havre manifestait son incapacité à agir suite à de nombreuses attaques de troupiers U.S. contre des habitants. De même l'usine AHE, ex-Schneider, à Mayville était occupée par un dépôt de matériel militaire considérable